

La Tragédie du roi Christophe

Aimé Césaire

Cahier
du TNP

16



La Tragédie du roi Christophe

de Aimé Césaire

mise en scène Christian Schiaretti

création

Avec

Marc Zinga

Christophe ancien esclave, ancien cuisinier, ancien général, roi d'Haïti

Valérie Belinga Isabelle

Stéphane Bernard

Corneille Brelle duc de l'Anse, premier archevêque du Cap

Yaya Mbile Bitang

Troisième dame / Peuple

Olivier Borle

Le maître de cérémonies

Paterne Boghasin

Chanlatte poète officiel

Mwanza Goutier

Pétion président de la République

Martial Besse ingénieur

Conseiller d'État

Boyer général des armées de Pétion

Safourata Kaboré*

Première dame / Peuple

Marcel Mankita

Vastey baron, secrétaire de Christophe

Bwanga Pilipili

Deuxième dame / Peuple

Emmanuel Rotoubam Mbaide*

Hugonin mélange de parasites, de bouffon et d'agent politique

Halimata Nikiema*

Madame Christophe ancienne servante d'auberge, la reine

Aristide Tarnagda*

Metellus chef des révoltés / Peuple

Mahamadou Tindano*

Magny duc de Plaisance, général / Peuple

Julien Tiphaine

Franco De Médina agent du roi de France Louis XVIII

Juan de Dios Gonzales curé, puis archevêque du Cap après la mort de Corneille Brelle

Steward Anglais, médecin du roi

Charles Wattara* Peuple

Rémi Yameogo*

Prézeau homme à tout faire et confident de Christophe / Peuple

Marius Yelolo

Guerrier duc de l'Avancé, général / Peuple

Paul Zoungrana*

Richard comte de la Bande du Nord Leader de l'opposition / Peuple

et Étienne Diallo, Édouard Eyele, Audrey Gomis, Jonathan Goundoul, Anney Kouassy, Yolanda Mpelé, Samba Niang, Romain Njoh, Franck Rebeiz, Ludovic-Fabien Sathoud, Élisée Judicael Tiehi, Souleymane Touré, Vincent Vespérant, Seydou Wane

Valérie Belinga chant

Fabrice Devienne piano

Henri Dorina basse

Jaco Largent percussion

Aela Gourvennec ou **Lydie Lefebvre**

violoncelle (en alternance)

dramaturgie et conseils artistiques

Daniel Maximin, Mathilde Bellin

musique **Fabrice Devienne**

scénographie, accessoires **Fanny Gamet**

assistante **Caroline Oriot**

lumières **Julia Grand**

costumes **Mathieu Trappler**

en collaboration avec **Mathilde Brette**

masques **Erhard Stiefel**

son **Laurent Dureux**

vidéo **Nicolas Gerlier**

maquillages et coiffures **Françoise Chaumayrac**

assistante à la mise en scène **Julie Guichard**

stagiaire à la scénographie **Léna Pelosse**

stagiaires à la mise en scène **Chloé Dubost,**

Margot Thery, Hsiao-Han Tai

Remerciements à **Hadrien Munier, Emmanuel**

Robin, Pascale Verrand

Décors et costumes réalisés dans les

Ateliers du TNP

Coproduction

Théâtre National Populaire

Théâtre Les Gémeaux, Sceaux

La Tragédie du roi Christophe

Théâtre National Populaire

19 janvier — 12 février 2017

Théâtre Les Gémeaux, Sceaux

22 février — 12 mars 2017

Participent à la représentation

Régisseur général **Julien Imbs**

régisseur plateau **Thomas Gondouin**

accessoiriste **Sandrine Jas**

machiniste-cinquier **Romain Philippe-Bert**

régisseur lumière **Laurent Delval**

électricien **Bruno Roncetto**

régisseur son **Alain Perrier**

régisseurs audiovisuel **Nicolas Gerlier, Marina Masquelier**

chef habilleuse **Sophie Bouilleaux-Rynne**

régie habillage **Claire Blanchard**

habilleuses **Mathilde Boffard, Mandy Catillon, Laura Garnier**

perruques, maquillages **Françoise Chaumayrac,**

Mireille Sourbier

Ont aussi participé à la création

Chef machiniste **Marc Tripard**

régisseur plateau **Olivier Higelin**

machinistes-constructeurs **Jean-Pierre Juttet,**

Pascal Hernandez

machinistes-cinquier **Aurélien Boireaud, Ariel Dupuis**

machinistes **Thierry Guichert, Jean-Marc Juilliard,**

Stéphane Larroque, Didier Melquiot, Olivier Seigneurie,

Sébastien Treut, Sébastien Wachowiak

régisseur principal lumière **Rémy Sabatier**

régisseur lumière **Jean-Christophe Guigüe**

électriciens **Agnès Envain, Pauline Granier, Clément Lavenne,**

Francis Maître

régisseurs son **Cédric Chaumeron, Éric Jury**

chef habilleuse **Sophie Bouilleaux-Rynne**

habilleuse **Jessica Chomet**

stagiaire habillage **Mélanie Charrier**

chef d'atelier costumes **Mathilde Brette**

couturières **Julie Mathys, Laura Momet, Laurence Oudry,**

Læticia Tricoire

patine **Anaïs Malaret**

remerciements à **Jean-Michel Daly, Stephan Garcia,**

Renata Garnier, Le Vestiaire, Opéra de Lyon, Walder

réalisation du décor dans les ateliers du TNP

chefs d'atelier **Michel Chareyron, Laurent Malleval**

chef constructeur **Yannick Galvan**

chef menuisier **Yves Rozier**

menuisiers **Mathieu Barnet, Michel Caroline,**

Jean-Luc Chevassus, Yvan Vallat

chef serrurière **Isabelle Cagnard**

serrurier **Alain Bouziane**

chef décorateur **Mohammed El Khomssi**

décorateurs **Émilie Cauwet-Lafont, Claire Gringore,**

Christine Roche, Claire Roldes

*collectif Béneeré



La Tragédie du roi Christophe

- 2 **Aimé Césaire : Sisyphe au théâtre. L'actualité de l'universel**
Daniel Maximin
- 4 **« Aimer » C-E-S-A-I-R-E**
D. M.
- 7 **Le mensonge des Lumières ?**
Annie Le Brun
- 11 **Le combat de Toussaint Louverture**
Aimé Césaire
- 14 **La mort de Toussaint au Fort de Joux, 1803**
Aimé Césaire
- 15 ***Et les chiens se taisaient*** (première version inédite, 1943)
Aimé Césaire
- 19 **Césaire à Haïti en 1944**
René Depestre
- 22 **Parcours bio-poétique**
D. M.
- 31 **Hors des jours étrangers** (poème)
Aimé Césaire
- 35 **La force de regarder demain** (poème)
Aimé Césaire
- 36 **Réconcilier le rêve et l'action**
Entretien avec Aimé Césaire par Daniel Maximin
- 44 **Calendrier lagunaire** (poème)
Aimé Césaire

Aimé Césaire :

Sisyphé au théâtre.

L'actualité de l'universel

Le théâtre de Aimé Césaire se veut le lieu d'une fructueuse synthèse entre la solitude poétique et la solidarité politique, entre l'historique et le prophétique, l'actuel et l'universel, dans tous les registres du langage, du réalisme le plus trivial jusqu'à la profération lyrique. *Théâtre ouvert* porteur du devoir d'ingérence des droits universels de l'homme défiant temps et espace, au-delà de la contingence illégitime des frontières, des interdits et des démarcations.

Le théâtre est en réalité omniprésent dès l'origine dans sa vie : aller au théâtre était un de ses grands plaisirs, depuis les années trente de ses études à Paris où il se passionnait pour le théâtre antique grec, pour Shakespeare et Nietzsche et pour les représentations des contemporains, notamment Claudel et Giraudoux. Jusqu'à la fin de sa vie en Martinique, où il ne ratait chaque juillet aucune des pièces du Festival de Fort-de-France qu'il avait créé. En passant bien sûr par ses propres créations théâtrales des années soixante à Paris, à l'écoute des comédiens noirs auxquels il fallait offrir des pièces pour leur soif d'expression et de dignité, au-delà des petits rôles de boniches et de malfrats, et grâce à la rencontre de Janheinz Jahn en Allemagne, où il fut souvent joué en premier, et de Jean-Marie Serreau, premier metteur en scène de *La Tragédie du roi Christophe* en 1964, de *Une Saison au Congo* en 1967 et de *Une tempête* en 1969. Aussi, le théâtre n'étant justement pas pour lui une pratique solitaire, la disparition prématurée de Serreau, puis celle d'Antoine Vitez juste au moment où celui-ci faisait entrer, en 1989, *La Tragédie du roi Christophe* au répertoire de la Comédie-Française, l'ont ramené depuis, en quelque sorte, à la solitude retrouvée de la seule expression poétique. C'est ce flambeau que reprend aujourd'hui Christian Schiaretti en inscrivant au répertoire du TNP deux pièces du théâtre de braise vive de ce contemporain capital.

Son premier poème, *Cahier d'un retour au pays natal* en 1939, peut être lu comme un cri d'oralité du héros solitaire sous le regard d'une foule muette

et stérile. Cette parole d'action poétique sera-t-elle l'outil de la libération collective ou sera-t-elle confisquée au peuple déboussolé ? Tel est le thème récurrent des quatre pièces de théâtre à venir.

La première pièce, *Et les chiens se taisaient* (dont une première version de 1942 retrouvée récemment avait déjà pour héros Toussaint Louverture lui-même, « l'inventeur d'Haïti » à la Révolution), décrit l'extrême déchéance originelle des Antilles, à la fois bavardes et muettes, et l'extrême espérance en la puissante résistance de la parole essentielle du Rebelle promis à la mort, mais prophétisant pour son peuple un avenir : *debout et libre, à la barre et à la boussole*.

La deuxième pièce, *La Tragédie du roi Christophe*, de 1964, n'est pas seulement une plongée dans le passé grandiose de Haïti, où la négritude se mit debout pour la première fois, première nation esclave libérée par sa Révolution en 1804. Elle est surtout le miroir prophétique de l'âge des tragédies à venir après l'épopée de la décolonisation du Tiers monde, d'Afrique en Amérique et en Asie. La parole du héros proférée non pas comme celle d'une Cassandre désenchantée montrant toutes les portes fermées sur l'avenir, mais comme celle d'un visionnaire engagé portant aux opprimés les clés pour les ouvrir, et cependant rebelle à les lui confier, hésitant face au peuple entre : pour lui, par lui et sans lui.

Une Saison au Congo, de 1967, n'est pas seulement une représentation réaliste d'une actualité si théâtralement tragique qu'on n'aurait qu'à la recopier. Elle prend en charge l'universalité du mythe et la théâtralité de la prophétie vivante malgré la mort du héros Lumumba, *homme de paroles* refusant d'utiliser à son tour les armes qui les font taire.

Et la dernière pièce, *Une tempête*, d'après Shakespeare, en 1969, n'est pas un voyage dans l'espace exotique d'une scène élisabéthaine, mais elle éclaire au plus près l'actualité tragique des combats des peuples pour garantir l'égalité citoyenne, notamment pour les droits civiques en Amérique à l'heure du *Black power*, après la mort de Martin Luther King et de Malcolm X. Ainsi, dans chacune des pièces de Césaire, il s'agit bien de hisser l'histoire à la hauteur des paroles dues au meilleur du passé et de l'avenir, contre les maux du présent : *le vrai révolutionnaire ne peut être qu'un voyant*.

Au fil du même ouvrage tissé de ces quatre pièces chaque fois remises sur le métier à métisser l'actuel et l'universel, il faut imaginer Césaire-Sisyphé heureux, fidèle au rappel de l'injonction de toute son œuvre, poésie, discours et théâtre. *Il n'est pas question de livrer le monde aux assassins d'aube*.

« Aimer » C-E-S-A-I-R-E

C comme *Cahier d'un retour au pays natal*: c'est le chef-d'œuvre initial, publié en 1939 par un jeune étudiant pétri de toutes les cultures du monde, et qui compose *pour la faim universelle, pour la soif universelle*, ce qu'André Breton définira comme « le plus grand monument lyrique de ce temps ». Dès ce premier texte, et tout au long de son œuvre, Césaire affirme sa volonté de peindre et d'accompagner la métamorphose des Antilles et du monde sous le joug *foules inertes et muettes*, apparemment brisées par l'histoire, en peuples *debout et libres*, sans nostalgie ni ressentiment.

E comme *Engagement*: *Ma bouche sera la bouche des malheurs qui n'ont point de bouche*. C'est la puissance de la création poétique qui l'a conduit à l'engagement politique, et non l'inverse: *les peuples naissent avec la poésie*. Liberté esthétique et éthique au service de toute libération. *La poésie est une démarche qui, par le mot, l'image, le mythe, l'amour et l'humour, m'installe au cœur vivant de moi-même et du monde*.

S comme *Soif*: *J'habite une soif irrémédiable*. La puissante créativité de sa poésie et de son théâtre a préservé *la sincérité des soifs bonnes*, malgré toutes les sécheresses et tous les cyclones de l'histoire. *Parole essentielle* qui lui a donné, jusqu'à ses derniers poèmes, *la force de regarder demain*.

A comme *Armes miraculeuses* de résistance créatrice (titre de son premier recueil en 1946). Ce sont pour Aimé Césaire celles de la poésie, du théâtre, du discours: *ma voix, la liberté de celles qui s'affaissent au cachot du désespoir*. Le poète forge des armes de paroles qui deviennent les outils de l'émancipation et de l'identité conquises. *Des Ferments* contre les *Ferremments*.

I comme *Insolites bâtisseurs d'îles*: le poète comme l'homme politique a toujours eu l'obsession de bâtir, d'édifier la verticalité humaine, *avec des bouts de ficelle, avec des mailles forcées de cadène*, contre l'horizontalité des vies courbées ou écrasées. Avec toujours aussi le soutien de la géographie, de la géologie, de la flore et la faune solaires, personnages et non décors de sa Caraïbe: îles dressées contre l'Océan raboteur d'espérances en archipel.

Où j'ai pris pied, j'ai défoncé la friche, creusé le sillon, modelé l'ados.

R comme *Résistance*: de la dissidence antillaise des années quarante aux combats de la décolonisation, Césaire promeut l'idée de résistance créatrice, solidaire de tous ceux qui se battent pour édifier et non pour détruire. (*Haïr, c'est encore dépendre*.) Face à toute oppression, *préserve la parole, rends fragile l'apparence, capte au décor le secret des racines, la résistance ressuscite*.

E comme *Espérance*: *Espérance à flanc d'abîme*, du poète qui habite un paradis raté, mais garde confiance en chaque graine volante qui rêve tout haut et chaque goutte d'eau qui rêve tout bas, endurant solidairement le défi du désert: *blanc à remplir sur la carte voyageuse du pollen*. Du *Cahier* jusqu'à ses derniers poèmes: *ne dépare pas le pur visage de l'avenir, bâtisseur d'un insolite demain...*

Daniel Maximin

Daniel Maximin Né à la Guadeloupe, il est poète, romancier et essayiste. Il est l'auteur de trois romans: *L'Isolé soleil*, *Soufrières* et *L'Île et une nuit*, Seuil, d'un récit autobiographique *Tu, c'est l'enfance*, Gallimard (grand prix Maurice-Genevoix de l'Académie française), d'un essai *Les fruits du cyclone, une géopoétique de la Caraïbe*, d'un recueil de poèmes *L'Invention des désirades*, Seuil. Il a publié, avec la photographe Anne Chopin, *La Guadeloupe vue du ciel*, Hc éditions. Il a aussi édité une anthologie illustrée *Cent poèmes d'Aimé Césaire*, Omnibus, et un recueil *Le grand camouflage, écrits de dissidence de Suzanne Césaire*, Seuil. Ses trois dernières parutions sont *Antilles secrètes et insolites*, Glénat, *Césaire et Lam, insolites bâtisseurs*, Hc éditions, *Aimé Césaire, frère volcan*, Seuil.



—
Aimé Césaire. © (d. r.)

Césaire, historien, poète et dramaturge

Le mensonge des Lumières ?

Il y aurait à faire une histoire de l'insoumission antillaise, où le défi — quel qu'il soit, poétique, politique... — ne se mesure jamais qu'à une démesure naturelle, en apparente discordance avec les proportions restreintes de ces îles. C'est que l'intensité y vient des profondeurs. De sorte que ce qui s'y produit semble avoir pour destin de continuer d'agir souterrainement, aussi bien dans l'espace que dans le temps.

Au volcan qui les porte, les idées et les faits doivent sans doute ici leur longue portée. Certains du moins en ont la force hautement perturbante. Même, je ne sais quelle autre image que celle d'une formidable éruption dans la nuit étoilée des Lumières pourrait mieux figurer la puissance du défi de Toussaint Louverture dont, à l'exception de Césaire, trop peu ont su prendre la mesure. *On a parlé de l'ambition de Toussaint. Ce n'est pas de psychologie qu'il s'agit ici. C'est de tout autre chose, de la force des événements et de la poussée historique. Et c'est sur cette poussée que Toussaint avait l'œil rivé. Et c'était elle, avec ses tempêtes, ses tourbillons, ses raz-de-marée, ses coups de boutoir suivis de calmes, qui inquiétait Toussaint. La France n'allait-elle pas revenir sur le décret d'abolition d'esclavage ? Là était la crainte de Toussaint¹.*

Et malheureusement, la crainte du seul Toussaint, quand cette crainte aurait dû être partagée par ceux-mêmes qui venaient de déclarer en 1795 : *Les peuples sont respectivement indépendants et souverains, quels que soient le nombre des individus qui les composent et l'étendue du territoire qu'ils occupent ; cette souveraineté est inaliénable. Chaque peuple a le droit d'organiser et de changer les formes de son gouvernement. Les entreprises contre la liberté d'un peuple sont un attentat contre les autres peuples².*

On sait que jusqu'à aujourd'hui la réalité fut tout autre, particulièrement la réalité coloniale. Et cela depuis le début, même si le Père Duchesne célébrait en février 1794 l'abolition de l'esclavage des nègres en ces termes : *Qu'on ne s'imagine pas, foutre, que le Père Duchesne ait été un des derniers à l'approuver et à bénir la Convention d'avoir tranché le nœud gordien en rendant la liberté à tant de millions d'hommes. Fallait-il donc tourner si longtemps autour du pot pour savoir s'il peut exister des esclaves dans un pays libre ? Quoi donc, foutre, la nation française a déclaré dans sa constitution qu'elle donnerait*

*assistance à tous les peuples opprimés, et elle souffrirait qu'au-delà des mers, on pût exercer en son nom la plus odieuse tyrannie! Je sais que des raisonnurs à perte de vue prétendent que, sans esclavage des nègres, les colonies ne pourraient pas exister*³.

Pour un père Duchesne parlant ainsi, combien de «raisonneurs à perte de vue» ne se sont-ils pas alors manifestés? Tel Danton, précisant aussitôt après le vote du décret du 4 février 1794: La Convention vient de faire son devoir. Mais après avoir accordé le bienfait de la liberté, *il faut que nous en soyons pour ainsi dire les modérateurs*. Renvoyons aux comités de salut public et des colonies, pour combiner les moyens de rendre ce décret utile à l'humanité, *sans aucun danger pour elle*⁴.

Autre façon de dire que l'utilité des principes est que ceux-ci soient maintenus à l'état de principes. Ce qu'illustrent bien au-delà d'elles-mêmes les répercussions coloniales de la Révolution française. Car les célébrations du bicentenaire de 1789 n'en auraient-elles rien dit, ce que la Révolution des Droits de l'Homme doit à celle de Saint-Domingue est tout simplement sa critique véritable.

De la Déclaration des Droits de l'Homme à l'abolition de l'esclavage, il y avait en effet une logique d'application qu'en fin de compte les Conventionnels, après de beaux discours à la Constituante, après même la loi abolissant l'esclavage des Noirs votée par la Convention en février 1794, s'employèrent presque tous à éluder avant de l'occulter. Du même coup, la Révolution nègre de Saint-Domingue conduisit la Révolution française à s'affronter à elle-même, puisque à cette occasion celle-ci dut éprouver que «la liberté est indivisible, que l'on ne pouvait accorder la liberté politique ou économique aux planteurs blancs et maintenir les mulâtres sous la férule; que l'on ne pouvait reconnaître l'égalité civile aux hommes de couleur libres et dans le même temps maintenir les nègres dans l'ergastule; bref, que pour libérer une des classes de la société coloniale il fallait les libérer toutes et que, pour les libérer toutes, il fallait libérer Saint-Domingue elle-même; ce qui parut au Pouvoir contraire aux intérêts de la France⁵ ». L'extraordinaire est que par leur extériorité même les Antilles révélèrent alors ce qui menaçait la dynamique révolutionnaire en son cœur: la distance des principes à la réalité.

Non qu'il n'y ait eu parmi les révolutionnaires français, de l'abbé Grégoire à Robespierre, des hommes qui se battirent, et à plusieurs reprises, pour l'égalité des droits. Le fait est pourtant que les uns et les autres finirent par passer outre au problème colonial qui, dans sa réalité antillaise, jetait une lumière sur les limites de leur révolution. Et je ne peux que renvoyer

ici à la somme de Césaire sur Toussaint Louverture où sont rapportées et analysées les pièces de cet accablant dossier.

(...) Alors loin de moi l'idée de croire au hasard qui relie, au plus profond de la nuit du XVIII^e siècle, l'enfermement de Sade à l'enfermement de Toussaint Louverture, qui ont également payé de leur liberté, pour avoir combattu, chacun à leur manière, le mensonge des Lumières. Que dis-je? Le mensonge des Lumières, quand c'est encore le nôtre et de plus en plus le nôtre, depuis que la dénégation se substitue aux plus diverses façons de penser.

Voudrions-nous n'en rien savoir, les Antilles ont encore le privilège de nous représenter l'alternative devant laquelle nous nous trouvons. Choisissons-nous le leurre des différences formelles et le miroitement de leurs effets de surface dont j'ai été obligée de parler quand, pour sauvegarder avec l'idée de différence celle de l'individu, il importe avant tout d'établir que l'existence du général dépend *absolument* de celle du particulier et de faire en sorte qu'aucune abstraction ne puisse prévaloir sur la réalité des êtres et des choses?

C'est autant aux Antilles qu'à nous d'en décider, serait-ce pour la raison qu'à deux siècles de distance Sade et Césaire semblent avoir aussi spontanément reconnu dans l'image du volcan celle de leur pensée insoumise.

Annie Le Brun *Statue cou coupé*, éditions Jean-Michel Place

¹ Aimé Césaire, *Toussaint Louverture*, Présence Africaine, 1981, p. 243.

² Cité par Aimé Césaire, *Toussaint Louverture*, *op. cit.*, p. 343.

³ *Id.* p. 220-221.

⁴ *Id.*, p. 219. Les italiques sont de Aimé Césaire.

⁵ Aimé Césaire, *Toussaint Louverture*, *op. cit.*, p. 342.

Annie Le Brun Invitée par André Breton en 1963 à participer aux activités du groupe surréaliste, elle est auteure de nombreux essais et poèmes. Elle est également éditrice des œuvres complètes du marquis de Sade auquel elle a consacré un essai très remarqué. Elle n'a pas hésité à critiquer les aspects les plus condamnables du féminisme et à offrir des lectures passionnées et passionnantes d'œuvres aussi variées que celles de Victor Hugo, Raymond Roussel et des surréalistes. Ses essais, *Pour Aimé Césaire*, 1994, et *Statue cou coupé*, 1996, sont parus chez Jean-Michel Place.



—
Statue de Joséphine de Beauharnais,
place de la Savane, Fort-de-France,
décapitée et maculée de rouge en 1993.
Sa tête n'a jamais été remise en place.
© Jean-Marc Lecerf / Gamma-Rapho

Dans cette ville inerte, cette foule désolée sous le soleil, ne participant à rien de ce qui s'exprime, s'affirme, se libère au grand jour de cette terre sienne. Ni à l'impératrice Joséphine des Français rêvant très haut au-dessus de la négraille. Ni au libérateur figé dans sa libération de pierre blanchie. Ni au conquistador. Ni à ce mépris, ni à cette liberté, ni à cette audace.

Aimé Césaire *Cahier d'un retour au pays natal*, Présence Africaine

Le combat de Toussaint Louverture

De même que le pouvoir royal ne pouvait opprimer les nègres qu'en opprimant à différents degrés toutes les classes, il apparut très vite que le pouvoir issu de la Révolution française ne pouvait faire droit à la revendication de liberté d'une des classes de la société coloniale sans remettre en jeu le problème de l'existence même de la société coloniale. Plus précisément, le pouvoir bourgeois issu de la Révolution française éprouva que la liberté est indivisible, que l'on ne pouvait accorder la liberté politique ou économique aux planteurs blancs et maintenir les mulâtres sous la férule ; que l'on ne pouvait reconnaître l'égalité civile aux hommes de couleur libres et dans le même temps maintenir les nègres dans l'ergastule ; bref que pour libérer une des classes de la société coloniale, il fallait les libérer toutes et que pour les libérer toutes, il fallait libérer Saint-Domingue elle-même ; ce qui parut au pouvoir contraire aux intérêts de la France.

Là est bien le nœud du problème ; en fait, sous la Révolution deux politiques coloniales s'affrontèrent : la politique des principes et la politique des intérêts. En gros et malgré des vellétés, malgré même d'heureux accidents, il n'est que trop vrai que c'est la politique des intérêts qui l'emporta : intérêt des colons et intérêt de la métropole — les deux groupes d'intérêts semblent se confondre —, le tout culminant dans la politique de force de Napoléon.

Est-ce à dire que la Révolution française ne fut d'aucune conséquence pour l'histoire coloniale ?

Autant nier l'évidence.

Le premier service — d'ordre temporel — que la Révolution ait rendu aux peuples colonisés, c'est d'avoir existé, d'abord parce que la Révolution, désorganisant le pouvoir et désarticulant le système qui comprimait les classes de la société coloniale, en libérait la latente énergie. À ce point de vue la Révolution est moins un agent de transformation que le catalyseur qui détermine et accélère la réaction.

Le second est que la Révolution française proclama un principe d'une incalculable portée. La déclaration des droits de 1795, toute thermidorienne pourtant, est formelle : *les peuples sont respectivement indépendants et souverains, quels que soient le nombre des individus qui les composent et*

**« Quand Toussaint
Louverture vint,
ce fut pour prendre
à la lettre la
déclaration des droits
de l'homme,
ce fut pour montrer
qu'il n'y a pas de race
paria; qu'il n'y a pas
de pays marginal;
qu'il n'y a pas de
peuple d'exception. »**

Aimé Césaire

l'étendue du territoire qu'ils occupent; cette souveraineté est inaliénable. Chaque peuple a le droit d'organiser et de changer les formes de son gouvernement.

Les entreprises contre la liberté d'un peuple sont un attentat contre les autres peuples. Mais alors, où est la part de Toussaint Louverture dans tout cela? Sa part, c'est tout le domaine qui sépare le seulement pensé de la réalité concrète; le droit, de son actualisation; la raison, de sa propre vérité. Contribution essentielle: le passage à l'esprit, c'est par Toussaint Louverture qu'il se fait. Sans doute le droit est-il décrété, mais encore fallait-il l'appliquer aux peuples. Et à quels peuples? Aux peuples d'Europe? À tous les peuples? Aux peuples coloniaux? Le faux universalisme nous a habitués à tant de faux-fuyants, les droits de l'homme se sont si souvent rétrécis à n'être que les droits de l'homme européen, que la question n'est pas superflue.

Ce fut pour incarner et particulariser un principe; autant dire pour le vivifier. Dans l'histoire et dans le domaine des droits de l'homme, il fut, pour le compte des nègres, l'opérateur et l'intercesseur. Cela lui assigne sa place, sa vraie place. Le combat de Toussaint Louverture fut ce combat pour la transformation du droit formel en droit réel, le combat pour la reconnaissance de l'homme et c'est pourquoi il s'inscrit et inscrit la révolte des esclaves noirs de Saint-Domingue dans l'histoire de la civilisation universelle. S'il y a dans le personnage un côté négatif — difficilement évitable d'ailleurs eu égard à la situation — c'est en même temps là qu'il réside: de s'être davantage attaché à déduire l'existence de son peuple d'un universel abstrait qu'à saisir la singularité de son peuple pour la promouvoir à l'universalité.

Insuffisante synthèse sans doute, mais qui donnait le branle décisif à l'histoire haïtienne. C'est pourquoi l'Intercesseur mérite bien le nom que lui donnent ses compatriotes d'aujourd'hui: le Précurseur.

Aimé Césaire « En guise de conclusion », *Toussaint Louverture, la Révolution française et le problème colonial*, 1962, Présence Africaine

La mort de Toussaint au Fort de Joux, 1803

*Ce qui est à moi aussi : une petite cellule dans le Jura,
une petite cellule, la neige la double de barreaux blancs
la neige est un geôlier blanc qui monte la garde devant une prison*

*Ce qui est à moi
c'est un homme seul emprisonné de blanc
c'est un homme seul qui défie les cris blancs de la mort blanche
(TOUSSAINT, TOUSSAINT LOUVERTURE)
c'est un homme seul qui fascine l'épervier blanc de la mort blanche
c'est un homme seul dans la mer inféconde de sable blanc
c'est un moricaud vieux dressé contre les eaux du ciel
La mort décrit un cercle brillant au-dessus de cet homme
la mort étoile doucement au-dessus de sa tête
la mort souffle, folle, dans la cannaie mûre de ses bras
la mort galope dans la prison comme un cheval blanc
la mort luit dans l'ombre comme des yeux de chat
la mort hoquette comme l'eau sous les Cayes
la mort est un oiseau blessé
la mort décroît
la mort vacille
la mort est un patyura ombrageux
la mort expire dans une blanche mare de silence.*

*Gonflements de nuit aux quatre coins de ce petit matin
soubresauts de mort figée
destin tenace
cris debout de terre muette
la splendeur de ce sang n'éclatera-t-elle point ?*

Aimé Césaire *Cahier d'un retour au pays natal*, Présence Africaine

Et les chiens se taisaient

(première version inédite, 1943)

— En France. Une prison dans le Jura. —

Récitant Salut Toussaint.

Récitante Salut feuille morte.

Chœur Salut prince de l'exil.

Toussaint Ténèbres du cachot je vous salue.

1^{er} spectre Les soirs dégringolent comme un enfant dans l'escalier.

2^e spectre Je danserai autour de ma victime la danse du scalp.

Geôlier (s'adressant au public) Regardez-le, caricatural à souhait, la mine déconfitée et chafouine, la face blette, les mains frileuses, chef hypocrite d'un peuple de sauvages, triste conducteur d'une race de démons ; calculateur sournois égaré parmi des frénétiques.

Mesdames et Messieurs, suivez-moi bien... En 1793 nous apprenions qu'au nom des droits de l'homme, nous apprenions dis-je que la plus vile de toutes les races allait s'asseoir côte à côte avec nous au banquet d'une risible fraternité. Ah, le résultat ne se fit guère attendre. Il y eut du comique. Il y eut du tragique. Il y eut de l'horrible. On vit des cannibales entrer gonflés d'orgueil dans les villes prises ; on en vit au Te Deum. On en vit rédiger des constitutions. Voilà ce que l'on vit, bonnes gens qui m'écoutez. Et ce que l'on vit encore, la fumée dans le ciel de midi, le feu dans le ciel de minuit d'innombrables aurores boréales jetant au loin le reflet du crime et de l'absurdité.

Hé bien, je dis qu'il est une justice suprême et c'est elle qui fait aujourd'hui du général Toussaint Louverture, le vieux Toussaint, l'esclave Toussaint, triste chose oubliée aux latrines de l'histoire, un nègre pouilleux, un nègre dégringolé... Toussaint, Toussaint, la race du Cham ne secouera pas la malédiction des jours sanglotés.

Récitante Saint-Domingue... Saint-Domingue aux yeux d'antimoine, à la bouche de Kola fraîche. Saint-Domingue la lourde, la dorée, aux biseaux de mangue et de femme mûre.

Toussaint Saint-Domingue salve de bouse coupée d'or. Mords-moi, mords-moi, j'entends tes chiens dans le tonnerre, j'entends ton amour dans mes veines. Mords-moi.
Bois mon sang.

Chœur Je ne sais pas ce qu'elles disent, mais ses paroles me font mal.

Toussaint Attaché comme une enseigne au haut bout de la France, je ne sanglote pas
... j'appelle.

Geôlier Nous avons miné l'écho : tes paroles brûleront comme des excréments.

Toussaint Marron, ton seul drapeau, le mien : de périls et de révolte sans remords.

Geôlier Tu te vantes de tes forfaits.

Toussaint J'ai acclimaté un arbre de soufre et de laves chez un peuple de vaincus.

Geôlier Misérable.

Toussaint La race de terre la race par terre s'est connu des pieds.
Congo et Mississipi coulez de l'or
coulez du sang
la race de terre, la race de cendre marche
les pieds de la route explosent de chiques de salpêtre.

Geôlier Tu expieras prisonnier de la neige, de la solitude, du désespoir.

Toussaint Tout comme moi, ton maître saignera un jour :
naufagé
prisonnier de mon Afrique comme moi de son Europe.
L'Afrique est désormais liée à son destin...
L'Afrique a part avec lui
Toussaint a part avec lui qu'il le veuille ou non.
Je dis que l'Afrique ne le lâchera pas...

— à ce moment entre à l'autre bout de la scène le *Messenger* —

Toussaint Ah. Voici le digne messenger de cette race cupide.
L'or et l'argent ont tissé leur teint pâle
l'attente de la proie a busqué leur nez fauve

l'éclat de l'acier niche en leurs yeux froids
ah. C'est une race sans velours.

Messenger Toussaint.

Toussaint Ô mes membres de mur bousillé
vous n'éteindrez pas de fatigue ou de froid
mon cri fumant
mon cri intact d'animal pris au piège.

Aimé Césaire

Jusqu'en 2008 on pouvait croire que la première version de *Et les chiens se taisaient* était celle publiée dans *Les Armes miraculeuses* en 1946. Une nouvelle version théâtrale est parue en 1956 à *Présence Africaine*. Une version antérieure — et très différente —, envoyée à New York par Aimé Césaire pendant la guerre, sera retrouvée dans les archives de Yvan Goll à la Bibliothèque municipale de Saint-Dié des Vosges. Personne ne se doutait de l'existence de ce texte. Toussaint Louverture en est nommé le héros et la trame de l'action suit étroitement les luttes de la Révolution à Saint-Domingue.

Cette version de *Et les chiens se taisaient* est parue pour la première fois dans une édition critique coordonnée par Albert James Arnold, *Aimé Césaire, Poésie, Théâtre, Essais et Discours*, CNRS Éditions / *Présence Africaine* / Item, collection Planète libre, 2013.



—
18^e Congrès international de philosophie,
Port-au-Prince, Haïti, 1944.
Aimé Césaire (2^e à gauche) a fait des recherches
et a enseigné plusieurs mois en Haïti en 1944.
© (d. r.)

Césaire à Haïti en 1944

En 1944, jeunes gens en colère à Port-au-Prince (Haïti), où en étions-nous, aux jours qui précèdent l'arrivée d'Aimé Césaire dans notre vie ? Jusque-là on avait vécu en vase clos, dans un ghetto insulaire, une moitié d'île coupée de la Caraïbe et du monde, et mise atrocement en coupe réglée par les profiteurs de ses épreuves. On manquait d'idées et de livres capables d'éclairer notre révolte. Cheminant seuls, en temps de guerre mondiale, on avançait à tâtons dans le *black-out* étouffant de nos incertitudes.

En littérature, le « Mouvement indigéniste » de la fin des années vingt avait légué à notre génération les enseignements admirables de Jean Price-Mars, Jacques Roumain, Carl Brouard, Émile Roumer, Magloire Saint-Aude. Ils représentaient — avec ceux de Léon Laleau, Jean-Fernand Brière, Roussan Camille — l'essentiel du fonds de connaissances qui orientaient nos doutes, tempéraient nos angoisses et nous laissaient quelque espérance de pouvoir un jour « descendre du cheval en sueur de nos contradictions historiques », selon un raccourci hardi du poète Georges Castéra fils.

Outre les écrits de nos aînés haïtiens, il y eut d'autres signes avant-coureurs du changement de cap que Césaire allait proposer à notre imagination. Un soir de 1942, Alejo Carpentier prononça, dans un cinéma, une conférence sur les origines du réel merveilleux américain. Le futur auteur d'*Un royaume de ce monde*, avec des exemples pris dans l'histoire d'Haïti qu'il découvrait, nous apprit à réévaluer la part considérable que le merveilleux occupe dans la structure psychologique et morale de la Caraïbe et de l'Amérique latine.

Peu de temps après la leçon de Carpentier, on bénéficia du magistère intellectuel de Pierre Mabille. Esprit très proche du surréalisme et d'André Breton, il avait publié à Paris, dans les années trente, des livres d'une forte originalité : *Le Miroir du merveilleux*, *Initiation à la connaissance de l'homme*, *Égrégories ou la vie des civilisations*. À ses yeux, l'aventure surréaliste était bien plus qu'une tentative de renouvellement du romantisme européen, et notamment du rôle que celui-ci attribuait au sacré dans les relations humaines. Le surréalisme permettait l'élaboration d'une anthropologie critique dans la voie d'une compréhension synthétique de l'histoire des sociétés.

Savant et visionnaire, Mabille trouvait des arguments à vous couper le souffle pour parler des réalités, des rêves, des savoirs et des civilisations de la planète. Sa capacité de survol des connaissances paraissait sans limites. La parole de

cet homme-étoile aux branches orientées dans toutes les directions, comme Benjamin Péret le voyait, nous fit vivre l'instant troublant où le monde nous donne son accord. Il définissait le merveilleux comme le besoin de l'homme de dépasser les limites imposées à sa condition, le besoin d'élargir le sens de la durée, par la destruction de tous les obstacles dus à la force de l'habitude. Mabille nous prépara ainsi à rencontrer Aimé Césaire, à nous émerveiller de sa personne et des profondeurs de sa pensée, et à nous rouler par terre de jubilation à la découverte du poète génial du *Cahier d'un retour au pays natal* ! Cinquante ans après l'éblouissant effet Césaire, le parcours de ce « contemporain capital » nous paraît l'un des plus exemplaires de l'intelligentsia mondiale du xx^e siècle. Son œuvre aura été le journal de bord de plusieurs générations d'Antillais et d'Africains. En nous invitant, en 1944, à réfléchir sur la poésie et la connaissance, à partir de Lautréamont, Rimbaud, Apollinaire, Breton, et à partir de sa propre expérience de poète et de penseur, il nous aura aidés à voyager en nous-mêmes, à la récupération du moi que la colonisation avait enfoui sous des épaisseurs de mensonges, de poncifs et d'idées reçues. Le regard que Césaire jeta sur le passé des Haïtiens nous a permis de le redécouvrir dans sa vraie dimension épique. Il nous a délivrés d'une tare de l'historiographie haïtienne : la manie de diminuer un « père de la patrie » pour grandir un autre. Tantôt on rabaisait Toussaint Louverture pour porter aux nues Jean-Jacques Dessalines, peint sous les traits d'un « jacobin noir » sans paille dans son acier ; tantôt on descendait en flammes Alexandre Pétion afin de mieux hisser sur le pavois son rival Henri Christophe. Césaire trancha d'un seul mot ce vain débat : au commencement de l'histoire décoloniale, à l'échelle d'Haïti et du monde, il y a le génie de Toussaint Louverture. Ses intuitions firent monter à un étiage sans précédent le niveau de conscience de ses compagnons d'esclavage. Sans son articulation historique, l'insurrection victorieuse des Noirs de Saint-Domingue (1791-1804) n'aurait pas été l'un des événements majeurs des temps modernes.

En effet, le faux universalisme des idées de la Révolution française avait mis les droits de l'homme hors de la portée des Noirs. La famille humaine doit à Toussaint Louverture le premier effort, couronné de succès, d'universalisation des principes démocratiques de 1789.

Après l'historien, le dramaturge Césaire allait à son tour situer les expériences de notre pays à leur vraie place. Personne, avant *La Tragédie du roi Christophe*, n'avait mis un tel doigt de maître sur les vicissitudes dramatiques où l'histoire haïtienne s'est empêtrée au début du xix^e siècle, et où, jusqu'à nos jours, elle ne finit pas de se déprendre. La négritude qui, en Haïti, se mit debout pour la première fois continue d'échouer dans la mission de forger un

État de droit, une société civile, une légitimité favorable à l'épanouissement d'une nation moderne digne de l'héritage louvertureurien.

À travers la métaphore élisabéthaine que lui inspira le sort des Haïtiens, c'est la tragédie générale des révolutions du siècle que Césaire devait analyser de façon magistrale. Il lançait un cri d'alarme en direction des chefs africains des mouvements de libération : Sékou Touré, Modibo Keita, Ben Bella, Kwame N'Krumah, Cabral, Lumumba. Au-delà de l'Afrique combattante, l'avertissement de Césaire pouvait aussi être utile aux entreprises révolutionnaires conduites à la Mao, Hô Chi Minh, Che Guevara, Fidel Castro. Plus au-delà encore des soulèvements du « tiers-monde », la parole prophétique de Césaire, à travers l'évocation d'un royaume noir des Caraïbes des années 1807-1820, préfigurait les naufrages contemporains de Staline, Ceausescu, Honecker et tant d'autres despotes qui, sans daigner regarder aux principes de la démocratie, se sont, toute honte bue, livrés au plus terroriste détournement de rêve et d'espérance d'émancipation que connaisse l'histoire de l'humanité.

Césaire a rendu nos réalités plus intelligibles, en recourant à des thèmes à la fois spécifiques et universels. Son intelligence théorique et sa force d'invention poétique donnent toujours, dans l'essai comme sur la scène, une analyse approfondie des dynamiques complexes de la décolonisation. Il aura été le premier à souligner que le mouvement décolonial n'était pas une création irréversible. On pouvait s'attendre à voir des structures de l'ancien régime se reconstituer au sein de tout pays imparfaitement décolonisé. La conquête de l'indépendance ne mettrait pas automatiquement un peuple à l'abri des phénomènes de récurrence du colonialisme. Comme cela s'est passé en Haïti, d'entrepreneurs épigones noirs s'emploieraient, aussitôt les colons partis, à indigéniser avec rage les outillages mentaux et les méthodes d'oppression du temps de la colonisation.

René Depestre *Le métier à métisser. « L'éblouissant effet Césaire », Stock*

René Depestre Né en 1926 à Haïti, il fonde en 1945, avec d'autres jeunes intellectuels engagés, la revue littéraire *La Ruche* et publie son premier recueil de poèmes, *Étincelles*. En 1946, la prise du pouvoir par les militaires le contraint à s'exiler en France. Très lié aux courants révolutionnaires de la décolonisation, il voyage notamment à Cuba (1959) à l'invitation de Che Guevara. Écarté par le pouvoir castriste dès 1971, il rompt avec l'expérience cubaine en 1978 et retourne à Paris où il travaille au Secrétariat de l'Unesco jusqu'en 1986. Il obtient le prix Renaudot en 1988 pour *Hadriana dans tous mes rêves*. Il vit actuellement retiré à Lézignan-Corbières dans l'Aude et a publié récemment *Popa Singer* chez Zulma.

Parcours bio-poétique

1913

26 juin. Naissance de Aimé Césaire à Basse-Pointe, dans le Nord de la Martinique. Deuxième d'une famille de six enfants. Son père, âgé alors de vingt-cinq ans, est économe d'Habitation, puis sera fonctionnaire des Contributions. *Mon père fantasque grignoté d'une seule misère, je n'ai jamais su laquelle.* Sa mère Léonore Hermine, *Manman Nono*, est couturière.

Et ma mère dont les jambes pour notre faim pédalent, pédalent de jour, de nuit, je suis même réveillé la nuit par ces jambes inlassables qui pédalent la nuit et la morsure âpre dans la chair molle d'une Singer que ma mère pédale, pédale pour notre faim et de jour et de nuit. — Cahier d'un retour au pays natal —

1924

Entre comme boursier au Lycée Schoelcher de Fort-de-France, où sa famille a déménagé. *Depuis le temple du soleil, depuis le masque, depuis l'indien, depuis l'homme d'Afrique, trop de distance a été calculée ici, consentie ici, entre les choses et nous.*

1931

Il quitte la Martinique pour Paris, afin de suivre des études de lettres au Lycée Louis-le-Grand. *Partir. Mon cœur bruissait de générosités emphatiques...* Il y rencontre Léopold Sedar Senghor, qui représentera fidèlement pour lui jusqu'au bout *le diseur d'essentiel / le toujours à redire / la patience paysanne des semences à forcer / et l'entêtement d'une conjuration de racines.* Ils forment « la sainte trinité de la négritude » avec leur ami Léon Damas, poète guyanais, *feu sombre toujours*, que Césaire évoque ainsi à sa mort en 1978: *je vois les négritudes obstinées / les fidélités fraternelles / la nostalgie fertile / la réhabilitation de délires très anciens / je vois toute une nuit de ragtime et de blues / traversée d'un pêle-mêle de rires / et de sanglots d'enfants abandonnés... Frère, feu sombre toujours.*

1934

Reçu à l'École Normale Supérieure. Élu président de l'Association des étudiants martiniquais, il transforme leur revue *L'étudiant martiniquais*, en *L'étudiant noir*, qu'il anime avec Senghor. Son premier article: *La jeunesse noire tourne le dos à la tribu des vieux. La tribu des vieux dit: assimilation. Nous répondons: Résurrection.*

Mais pour être soi, il faut lutter d'abord contre les frères égarés qui ont peur d'être soi: c'est la tourbe sénile des assimilés. Ensuite contre ceux qui veulent étendre leur moi: c'est la légion féroce des assimilateurs. Enfin, pour être soi, il faut lutter contre soi. Jeunesse noire, il est un poil qui vous empêche d'agir, c'est l'identique. Rasez-vous. C'est la première condition de création.

1935

Été en Croatie, dans la famille de son condisciple Petar Gubarina, chez qui il commence la composition du *Cahier d'un retour au pays natal* (d'abord intitulé: *Cahier pour un retour...*) dont la *douloureuse parturition*, aux dires de Senghor, se poursuit à Paris au milieu d'une grave crise psychologique. En 1936 il passe les vacances en Martinique. *Partir... j'arriverais lisse et jeune dans ce pays mien et je dirais à ce pays dont le limon entre dans la composition de ma chair: « J'ai longtemps erré et je reviens vers la hideur désertée de vos plaies. » Je viendrais à ce pays mien et je lui dirais: « Embrassez-moi sans crainte... et si je ne sais que parler, c'est pour vous que je parlerai. »*

— Cahier d'un retour au pays natal —

1937

Il épouse en juillet à Paris l'étudiante martiniquaise Suzanne Roussi, âgée de vingt-deux ans. *...et la femme qui avait mille noms / de fontaine de soleil et de pleurs / et ses cheveux d'alevin / et ses pas mes climats / et ses yeux mes saisons.* Ils auront six enfants: Jacques en 1938, Jean-Paul en 1939, Francis en 1941, Ina en 1942, Marco en 1948 et Michèle en 1951.

1939

Publication dans la petite revue *Volontés* de la première version du *Cahier d'un retour au pays natal*, juste avant l'embarquement de la famille Césaire pour la Martinique. Ce poème aura de multiples et importantes transformations: une édition cubaine en espagnol dès 1943 illustrée par Wifredo Lam, une édition très différente à New York en 1947 éditée par les soins de André Breton, une première édition en France chez Bordas en 1947 préfacée par Breton, jusqu'à l'édition de *Présence Africaine* en 1956. Dès son premier texte de 1939, le *Cahier d'un retour au pays natal*, et tout au long de son œuvre s'affirme la volonté de peindre la métamorphose de *cette foule inerte*, brisée par l'histoire, *l'affreuse inanité de notre raison d'être*, et par la géographie — *îles mauvais papier déchiré sur les eaux* — en un peuple à la fin *debout et libre, debout à la barre, debout à la boussole, debout à la carte, debout sous les étoiles.* En même temps que s'affirme dès l'origine sa vocation fidèle à l'universalité de la résistance: *ma*

bouche sera la bouche des malheurs qui n'ont point de bouche ... je serai un homme-juif/un homme-cafre/un homme-hindou-de-Calcutta/un homme-de-Harlem-qui-ne-vote-pas..., Europe, Afrique, Inde, Amérique : quatre continents pour son identité d'homme antillais.

1940-1945

Les Antilles vivent jusqu'en 1943 sous le joug d'une occupation fasciste imposée par le gouvernement pétainiste. La résistance s'instaure sous la forme de la dissidence de milliers de résistants vers les îles anglaises voisines et les États-Unis. Aimé et Suzanne Césaire, professeurs de Lettres au Lycée, créent avec leurs amis et collègues René Ménil, Aristide Maugée, Georges Gratiant, Lucie Thésée, la revue *Tropiques*, de 1941 à 1945 (interdite un moment en 1943), qui jouera un rôle majeur dans l'émergence littéraire, culturelle et politique des Antilles nouvelles, libérées de l'occupation pétainiste dès 1943 :

Où que nous regardions, l'ombre gagne. L'un après l'autre, les foyers s'éteignent. Le cercle d'ombre se resserre, parmi des cris d'hommes et des hurlements de fauves. Pourtant nous sommes de ceux qui disent non à l'ombre. Nous savons que le salut du monde dépend de nous aussi. Que la terre a besoin de n'importe lequel de ses fils. — Préface à *Tropiques*, avril 1941 —

1941

Le navire transportant vers les Amériques un grand nombre d'artistes et d'intellectuels d'Europe fuyant le nazisme avec leurs familles fait escale en Martinique. André Breton, Wifredo Lam, Claude Lévi-Strauss, Anna Seghers, André Masson, Victor Serge, entre autres, sont du voyage. C'est à cette occasion qu'a lieu la rencontre d'une importance capitale de Aimé et Suzanne Césaire avec Wifredo Lam et sa compagne Helena, et avec André Breton et sa femme Jacqueline Lamba. La découverte de la fulgurance du *Cahier d'un retour au pays natal* : « la parole d'Aimé Césaire, belle comme l'oxygène naissant » écrit Breton, et celle des textes de toute l'équipe de *Tropiques*, notamment ceux du couple Césaire et René Ménil au premier chef, suscitent des échanges fructueux. Une visite du petit groupe de nouveaux amis à la forêt d'Absalon, condensé des splendeurs de la nature caribéenne, aura des conséquences déterminantes d'inspiration à la création chez chacun des participants : poèmes et textes fondamentaux de Suzanne et Aimé Césaire et de René Ménil dans *Tropiques*. Inspiration plastique chez Wifredo Lam de retour à Cuba, qui déterminera la série de tableaux de 1942-1944 autour du chef-d'œuvre *La Jungle*, et qui illustrera la publication du *Cahier* en espagnol à Cuba dès 1943. Inspiration esthétique chez Breton et Masson, le peintre illustrant de gravures inspirées par Absalon l'ouvrage

postérieur d'André Breton : *Martinique charmeuse de serpents*, dans lequel ce dernier rendra compte de l'importance poétique, philosophique et politique de son séjour aux Antilles et à Haïti, avec un dialogue entre les deux hommes, censé se tenir au milieu de cette forêt martiniquaise : *Je nous reverrai toujours de très haut penchés sur le gouffre d'Absalon comme sur la matérialisation même du creuset où s'élaborent les images poétiques...*

1944

Séjour d'Aimé et Suzanne Césaire à Haïti, qui sera d'une grande importance tant pour leur pensée et leurs écrits postérieurs (*Le grand camouflage* pour Suzanne, *Toussaint Louverture* et *La Tragédie du roi Christophe* pour Aimé), que pour la communauté littéraire haïtienne : « C'est Césaire qui est à l'origine de notre ébullition », écrit René Depestre. *Et maintenant lucidité totale. Mon regard par-delà ces formes et ces couleurs parfaites, surprend, sur le très beau visage antillais, ses tourments intérieurs. Car la trame des désirs inassouvis a pris au piège les Antilles et l'Amérique*, écrit Suzanne Césaire.

Le couple fera un court séjour à New York où ils retrouveront le milieu artistique des Français réfugiés et André Breton, qui publie dans sa revue VVV de nombreux textes antillais. À cette époque, 1940-1946, la trinité Port-au-Prince / New York / Fort-de-France est le principal creuset de création et de réflexion entre les artistes et écrivains français en exil aux Amériques.

1945

Aimé Césaire est élu maire de Fort-de-France en mai, puis député de la Martinique en octobre, choisi *presque contre son gré* par les forces progressistes dont le Parti communiste, auquel il n'appartiendra qu'un an plus tard. Il est plébiscité comme l'emblème des forces victorieuses de résistance au fascisme et comme symbole de l'identité antillaise fièrement affirmée contre l'assimilationnisme bourgeois et le discours sur la prétendue aliénation du peuple. *Un des éléments, l'élément capital du malaise antillais, l'existence dans ces îles d'un bloc homogène, d'un peuple qui depuis trois siècles cherche à s'exprimer et à créer.*

Nous voulons pouvoir vivre passionnément.

Et c'est le sang de ce pays qui statuera en dernier ressort. Et ce sang a ses tolérances et ses intolérances, ses patiences et ses impatiences, ses résignations et ses brutalités, ses caprices et ses longanimités, ses calmes et ses tempêtes, ses bonaces et ses tourbillons.

Et c'est lui qui en définitive agira...

— « Panorama », *Tropiques*, 1944 —

1946

Il publie le recueil *Les armes miraculeuses*, Gallimard. *Nous frapperons l'air neuf de nos têtes cuirassées / nous frapperons le soleil de nos paumes grandes ouvertes.*

Le recueil inclut la première version de la pièce, *Et les chiens se taisaient* :

Bien sûr qu'il va mourir le Rebelle. Oh, il n'y aura pas de drapeau même noir, pas de coup de canon, pas de cérémonial. Ça sera très simple quelque chose qui de l'ordre évident ne déplacera rien, mais qui fait que les coraux au fond de la mer, les oiseaux au fond du ciel, les étoiles au fond des yeux des femmes tressailliront le temps d'une larme ou d'un battement de paupière. Bien sûr qu'il va mourir le Rebelle, la meilleure raison étant qu'il n'y a plus rien à faire dans cet univers invalide : confirmé et prisonnier de lui-même...

Il sera, en 1946, le rapporteur de la loi instaurant les quatre vieilles colonies de Guadeloupe, Guyane, Martinique et Réunion en départements français.

La revendication d'égalité sociale et politique portée par les élites politiques et culturelles des Antilles après les années de la dissidence, loin de leur apparaître comme l'aboutissement victorieux du processus d'aliénation coloniale méthodiquement acharné à tuer dans l'œuf l'éclosion de peuples ou à combattre la conscience de leur avènement, tirait toute sa force au contraire d'une conscience claire de la défaite de l'assimilationnisme programmé, de l'affirmation d'une altérité socioculturelle érigeant les colonisés en peuples par le processus même de résistance à l'état colonial; et d'une confiance en l'identité antillaise, postulant sa puissance et son enracinement sans les lier directement à une revendication d'indépendance politique. *Venons au fait : d'hommes reconnus depuis un siècle citoyens formels d'un État, mais d'une citoyenneté marginale, comment ne pas comprendre que leur première démarche collective serait, non de rejeter la forme vide de leur citoyenneté, mais de faire en sorte de la transformer en citoyenneté pleine et de passer d'une citoyenneté mutilée à la citoyenneté tout court? Il n'en faut pas plus pour comprendre la loi de départementalisation du 19 mai 1946. Elle comblait une contradiction. Elle en créait une autre.*

— Préface au livre de Daniel Guérin, *Les Antilles décolonisées* —

1947

Participe à la création de la revue *Présence Africaine*, avec son fondateur Alioune Diop, qu'il décrira ainsi plus tard : *...inspecteur des déshérences / tuteur des fidélités / n'agréant de quotidien commerce / qu'avec les espérances inaperçues et les vastes souvenirs.*

Première édition du *Cahier d'un retour au pays natal*, Bordas, Paris :

faites de moi un homme de terminaison

faites de moi un homme d'initiation

faites de moi un homme de recueillement

mais faites aussi de moi un homme d'ensemencement

faites de moi l'exécuteur de ces œuvres hautes

voici le temps de se ceindre les reins comme un vaillant homme

1948

Participe de manière importante à la célébration du centenaire de l'abolition de l'esclavage. Il préface l'édition des textes de Victor Schoelcher et donne à Paris une grande conférence sur le sujet. Dans ce cadre est publiée par Senghor la célèbre *Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache*, qui regroupe dix-sept poètes majeurs encore peu connus, et qui deviendront tous les classiques de la génération de la décolonisation. C'est l'acte de naissance de la Francophonie culturelle par les poètes acteurs de la décolonisation.

Publie *Soleil cou coupé*, K éditeur. *Où quand comment d'où pourquoi oui pourquoi pourquoi pourquoi se peut-il que les langues les plus scélérates n'aient inventé que si peu de crocs à pendre ou suspendre le destin.*

1950

Publie *Corps perdu*, éditions Fragrance, illustré de gravures de Picasso. *Mais à mon tour dans l'air / je me lèverai un cri et si violent / que tout entier j'éclabousserai le ciel / et par mes branches déchiquetées / et par le jet insolent de mon fût blessé et solennel / je commanderai aux îles d'exister.*

Leur connivence de forme et d'engagement est telle que Césaire propose à Picasso d'ériger à Fort-de-France une sculpture en hommage à l'abolition de l'esclavage. Les circonstances l'en empêcheront.

Publie *Discours sur le colonialisme*, dont la version définitive sera éditée par *Présence Africaine* en 1955. *...si l'Europe occidentale ne prend d'elle-même, en Afrique, en Océanie, à Madagascar, c'est-à-dire aux portes de l'Afrique du Sud, aux Antilles, c'est-à-dire aux portes de l'Amérique, l'initiative d'une politique des nationalités, l'initiative d'une politique nouvelle fondée sur le respect des peuples et des cultures... l'Europe se sera enlevée à elle-même son ultime chance et, de ses propres mains, aura tiré sur elle-même le drap des mortelles ténèbres.*

1956

Premier *Congrès des écrivains et artistes noirs* à la Sorbonne en septembre. Discours marquant de Césaire : *Culture et colonisation*, niant toute unité raciale ou ethnique des Noirs, et liant la solidarité de leurs luttes dans le monde à



Camille Darsières, Aimé Césaire, Pierre Alier, trois dirigeants du Parti Progressiste Martiniquais un soir de victoire aux élections municipales à Fort-de-France dont Aimé Césaire fut maire pendant cinquante-six ans.

© Jean Decosse / Gamma-Rapho

leur commune condition socio-politique actuelle de colonisés ou quasi-tels en lutte pour leur émancipation. Le discours de Frantz Fanon, arrivé de Blida, fera aussi date, prélude à son engagement direct à son retour auprès du FLN pour l'indépendance de l'Algérie.

Publie *Lettre à Maurice Thorez*, Présence Africaine, accompagnant sa démission du Parti Communiste : *dans ces conditions, on comprend que nous ne puissions donner à personne délégation pour penser pour nous ; délégation pour chercher pour nous... Aucune doctrine ne vaut que repensée par nous, que repensée pour nous, que convertie à nous.*

Il fonde en Martinique le Parti Progressiste Martiniquais (PPM) et est triomphalement réélu comme député-maire de Fort-de-France, le plus long mandat de la 5^e République jusqu'à sa démission de député en 1993 et de maire en 2001.

Publie *Et les chiens se taisaient*, version théâtrale, Présence Africaine.

Le Rebelle : Je ne suis pas un cœur aride. Je ne suis pas un cœur sans pitié. Je suis un homme de soif bonne qui circule fou autour de mares empoisonnées.

1959

Participe au deuxième Congrès des écrivains et artistes noirs, à Rome, à la veille des indépendances africaines. Discours sur L'homme de culture et ses responsabilités. *Peuple d'abîmes remontés / Peuple de cauchemars domptés / Peuple nocturne amant des fureurs du tonnerre / Demain plus haut plus doux plus large...*

1960

Publie *Cadastre*, Seuil, contenant une édition revue de *Soleil cou coupé et Corps perdu. ... soit ton geste une vague qui hurle et se reprend vers le creux de rocs aimés comme pour parfaire une île rebelle à naître / il y a dans le sol demain en scrupule et la parole à charger aussi bien que le silence.*

Publie *Ferments*, Seuil. *Angoisse tu ne descendras pas tes écluses dans le bief de ma gorge peur dans l'écheveau fou je n'aurai que faire de chercher en tremblant le fil rouge de mon sang de ma raison de mon droit le dur secret de mon corps de l'orgueil de mon cœur.*

1962

Publie *Toussaint Louverture*, un essai historique sur la Révolution haïtienne, Présence Africaine. *Quand Toussaint Louverture vint, ce fut pour prendre à la lettre la déclaration des droits de l'homme, ce fut pour montrer qu'il n'y a pas de race paria ; qu'il n'y a pas de pays marginal ; qu'il n'y a pas de peuple*

d'exception... et c'est pourquoi il s'inscrit et inscrit la révolte des esclaves noirs de Saint-Domingue dans l'histoire de la civilisation universelle.

1963

Publie *La Tragédie du roi Christophe*, Présence Africaine.

Christophe : *Au plus bas de la fosse. C'est là que nous crions ; de là que nous aspirons à l'air, à la lumière, au soleil. Et si nous voulons remonter, voyez comme s'imposent à nous, le pied qui s'arc-boute, le muscle qui se tend, les dents qui se serrent, la tête, oh, la tête, large et froide ! Et voilà pourquoi il faut en demander aux nègres plus qu'aux autres, plus de travail, plus de foi, plus d'enthousiasme, un pas, un autre pas, encore un autre pas et tenir gagné chaque pas ! c'est d'une remontée jamais vue que je parle, messieurs, et malheur à celui dont le pied flanche !*

1966

AVRIL. Festival mondial des Arts nègres à Dakar, premier grand événement culturel mondial de l'Afrique des indépendances. *La Tragédie du roi Christophe* y remporte un triomphe.

Publie *Une Saison au Congo*, Seuil.

Lumumba : *C'est une idée invulnérable que j'incarne, en effet ! invincible, comme l'espérance d'un peuple, comme le feu de brousse en brousse, comme le pollen de vent en vent, comme la racine dans l'aveugle terreau.*

MAI. Décès de Suzanne Césaire. Le couple était séparé depuis trois ans, mais sa présence solaire a accompagné du début à la fin toute l'œuvre du poète : *Fenêtres du marécage fleurissez ah ! fleurissez / sur le coi de la nuit pour Suzanne Césaire / Amie nous gonflerons nos voiles océanes / vers l'élan perdu des pampas et des pierres / et nous chanterons aux basses eaux inépuisablement la chanson de l'aurore. — Tropiques, 1941 —*

1969

Publie *Une tempête*. À partir de *La Tempête* de Shakespeare, Seuil.

Par la gorge de l'oiseau musicien / je laisserai tomber / une à une / chacune plus délectable / quatre notes si douces que la dernière / fera lever une brûlure / dans le cœur des esclaves les plus oubliés / Nostalgie de liberté !

Dans son théâtre défile une galerie de bâtisseurs ni dieux ni diables, manifestant lucidement la renaissance de la tragédie sur les ruines de l'histoire pour l'enracinement de la liberté : *Je suis un homme de soif bonne qui circule fou autour de mares empoisonnées... Et le monde ne m'épargne pas... Il n'y a pas dans le monde un pauvre type lynché, un pauvre homme torturé,*

Hors des jours étrangers*

mon peuple

quand

hors des jours étrangers

germeras-tu une tête bien tienne sur tes épaules renouées
et ta parole

le congé dépêché aux traîtres
aux maîtres

le pain restitué la terre lavée
la terre donnée

quand

quand donc cesseras-tu d'être le jouet sombre

au carnaval des autres

ou dans les champs d'autrui

l'épouvantail désuet

demain

à quand demain mon peuple

la déroute mercenaire

finie la fête

mais la rougeur de l'est au cœur de balisier

peuple de mauvais sommeil rompu

peuple d'abîmes remontés

peuple de cauchemars domptés

peuple nocturne amant des fureurs du tonnerre

demain plus haut plus doux plus large

et la houle torrentielle des terres

à la charrue salubre de l'orage

Aimé Césaire *Ferrements et autres poèmes*, Seuil, Points

* Une première version de ce poème est parue dans *Les Temps modernes* en janvier 1950, à la suite d'un article rendant hommage aux Antillais victimes de brutalités policières lors des élections du 2 octobre 1949.

en qui je ne sois assassiné et humilié. Dans ses quatre pièces, les deux héros mythiques du Rebelle et de Caliban encadrent les deux figures historiques du roi Christophe et de Patrice Lumumba, creusant jusqu'à la mort les fondations de leurs nations toutes neuves à Haïti et au Congo : *legs de mon corps assassiné violent à travers les barreaux du soleil.*

1976

Il accueille à Fort-de-France son ami-frère d'Afrique, le président Senghor, le poète-dyali, pour sa première visite en Martinique. *Alors la solitude aura beau se lever / d'entre les vieilles malédictions / et prendre pied aux plages de la mémoire / parmi les bancs de sable qui surnagent : et la divagation déchiquetée des îles / je n'aurai garde d'oublier la parole du Dyali.*

1982

Publie *Moi, laminaire*, Seuil, qu'il introduit ainsi : *Le non-temps impose au temps la tyrannie de sa spatialité... Au plus extrême, ou, pour le moins, au carrefour, c'est, au fil des saisons survolées, l'inégale lutte de la vie et de la mort, de la ferveur et de la lucidité, fût-ce celle du désespoir et de la retombée, la force aussi toujours de regarder demain. Ainsi va toute vie. Ainsi va ce livre, entre soleil et ombre, entre montagne et mangrove, entre chien et loup, claudiquant et binaire.* Le recueil se conclut par un ensemble de dix poèmes en hommage à son grand ami Wifredo Lam, décédé en septembre ; à partir d'eaux-fortes proposées par le peintre au poète pour une ultime œuvre commune : *Annonciation* en fidèle connivence de conviction et de création : *Il n'est pas question de livrer le monde aux assassins d'aube... / Préserve la parole / rends fragile l'apparence / Capte au décor le secret des racines / la résistance ressuscite...*

1989

Aimé Césaire est l'invité d'honneur du Festival d'Avignon. Son théâtre, sa poésie et sa pensée sont l'occasion de nombreuses manifestations artistiques. Antoine Vitez, nommé administrateur général de la Comédie-Française, introduira *La Tragédie du roi Christophe* au répertoire mais mourra en avril 1990, avant de pouvoir la mettre en scène : *Plus j'y songe, plus je mesure l'importance de l'aventure que ce sera de faire entrer Césaire — je dirais volontiers : Césaire et Christophe — au répertoire de la Comédie-Française, et de la faire interpréter par la troupe des Comédiens français. De toute façon, la Comédie-Française doit être — telle que je l'imagine — un lieu de rayonnement de tout ce qui s'exprime en français.* — Lettre inédite de Antoine Vitez, 1989 —

1993

Césaire renonce à son mandat de député de la Martinique, qui fut sans discontinuité un des plus longs de l'Assemblée Nationale ; puis, en 2001, à celui de maire de Fort-de-France, après cinquante-six ans de vie politique. Il s'installe définitivement en sa Martinique où, dans son bureau de l'ancienne mairie, il reçoit chaque jour jusqu'à la semaine de sa mort tous les passants, considérables ou anonymes, vieillards ou écoliers, avant sa promenade de l'après-midi d'arbre en arbre dans la nature, faisant le plus souvent une courte halte à l'ombre de « son fromager ».

Que pendant près de quarante ans, sans être de nature essentiellement politicienne, je me sois occupé de la chose publique, il doit bien y avoir une raison secrète. Alors, finalement, si j'y suis resté, si je l'ai fait, c'est parce que j'ai sans doute senti que la politique était quand même un mode de relation avec cet essentiel qu'est la communauté à laquelle j'appartiens. Alors ça, c'est la reconnaissance que j'ai envers la politique parce qu'à aucun moment je n'ai pu, je n'ai cessé même une seconde de penser que je suis de cette communauté-là, que je suis des Antilles, que dis-je, que je suis de Trénelle, que je suis de Volga-Plage, que je suis de Texaco (quartiers de Fort-de-France), que je suis l'homme du faubourg, que je suis l'homme de la mangrove, que je suis l'homme de la montagne. Et la politique a maintenu vivant ce lien et vivante cette relation. — Entretien, 1982. — Publie *Poésie complète*, Seuil, puis, en deux volumes, collection Points, *Poésie. J'ai pour l'échouage des dieux réinventé les mots / où j'ai pris pied j'ai défoncé la friche / creusé le sillon modelé l'ados / ça et là piquant bout blanc après bout blanc / ô Espérance / l'humble dégras de ta bouture amère.*

2008

Décès d'Aimé Césaire le 17 avril. Ses obsèques nationales ont lieu du soleil à la pleine lune le dimanche 20 avril.

*J'habite une blessure sacrée
j'habite des ancêtres imaginaires
j'habite un vouloir obscur
j'habite un long silence
j'habite une soif irrémédiable...*

Ainsi commence le poème *Calendrier lagunaire* qu'Aimé Césaire a choisi de faire graver sur sa tombe, en avril 2008, et qu'il termine ainsi :

*...et que le flot roule
et que ventouse le soleil
et que flagelle le vent
ronde bosse de mon néant*

*la pression atmosphérique ou plutôt l'historique
agrandit démesurément mes maux
même si elle rend somptueux certains de mes mots*

2011

Une plaque à son nom, apposée au mois d'avril au cours d'une cérémonie nationale, marque son entrée au Panthéon de la République. Le texte de l'inscription est :

Poète, dramaturge, homme politique martiniquais (1913-2008). Député de la Martinique (1945-1993) et maire de Fort-de-France (1945-2001).

Héraut de la décolonisation, bâtisseur d'une *Négritude* fondée sur l'universalité des Droits de l'homme, *bouche des malheurs qui n'ont point de bouche*, il a voulu donner au monde, par ses écrits et son action, *la force de regarder demain*.

Daniel Maximin

La force de regarder demain

*les baisers des météorites
le féroce dépoitraillement des volcans à partir
de jeux d'aigle*

*la poussée des sous-continent arc-boutés
eux aussi aux passions sous-marines*

*la montagne qui descend ses cavalcades à grand galop
de roches contagieuses*

*ma parole capturant des colères
soleils à calculer mon être
natif natal*

*cyclopes violets des cyclones
n'importe l'insolent tison
silex haut à brûler la nuit
épuisée d'un doute à renaître
la force de regarder demain*

Aimé Césaire *Moi*, laminaire, Seuil, Points

Réconcilier le rêve et l'action

Entretien avec Aimé Césaire par Daniel Maximin

Daniel Maximin Aimé Césaire, quarante ans après l'éruption du *Cahier d'un retour au pays natal*, voici venu pour vous, comme vous le dites, le temps d'un premier bilan, du compte des espoirs réalisés, des réveils demeurés rêves le long de tout le chemin parcouru. Et pourtant, au lieu de faire des mémoires, de la prose, le long récit de votre vie, c'est un recueil de cent pages, un recueil de poèmes. C'est donc la poésie qui est pour vous *la parole essentielle*...

Aimé Césaire La poésie, c'est pour moi la parole essentielle. J'ai l'habitude de dire que la poésie dit plus. Bien sûr, elle est obscure, mais c'est un « moins » qui se transforme en « plus ». La poésie, c'est la parole rare, mais c'est la parole fondamentale parce qu'elle vient des profondeurs, des fondements, très exactement, et c'est pour ça que les peuples naissent avec la poésie. Les premiers textes ont été des textes poétiques. Certes, il m'est arrivé d'écrire des pièces de théâtre, des drames, des tragédies, mais pour moi ce sont des départements de la poésie. Par conséquent, au point où j'en suis, et sans l'avoir fait exprès, sans l'avoir recherché, la poésie, pourrais-je dire, s'est imposée à moi. Il ne s'agit pas d'un retour après une infidélité, mais j'ai éprouvé très fort le sentiment de m'exprimer, au sens très fort du terme —, et cette expression se fait tout naturellement par le biais et par le moyen de la poésie.

Vous disiez en 1943 dans *Tropiques* : « maintenir la poésie » comme si face aux problèmes terribles qui étaient les nôtres à cette époque-là, vous teniez à affirmer que rien ne pouvait pallier l'absence de la poésie. Vous écriviez alors : *Pourquoi maintenir la poésie ? Se défendre du social par la création d'une zone d'incandescence en deçà de laquelle, à l'intérieur de laquelle fleurit dans une sécurité terrible la fleur inouïe du « je », dépouiller toute l'existence matérielle dans le silence et les hauts feux glacés de l'humour. Que ce soit par la création d'une zone de feu, que ce soit par la création d'une zone de silence et conquérir par la révolte la part franche où se susciter soi-même, intégral, telles sont quelques-unes des exigences qui, depuis un siècle bientôt, tendent à s'imposer*

à tout poète, et nous entendons, fidèles à la poésie, la maintenir vivante comme un ulcère, comme une panique image de catastrophe et de liberté, de chute et de délivrance... Voilà donc, cela continue aujourd'hui ?

J'avais oublié ces textes, en tout cas je n'ai rien à y ajouter et je ne les réécus en rien. C'est un des grands enseignements que j'ai tiré du surréalisme : c'est la conception de la poésie non pas comme effusion mais comme moyen de détection, comme moyen de révélation. La poésie comme accès à l'Être, comme accès à soi-même, l'accès aux forces profondes et, bien entendu pour moi, l'accès aux forces profondes, c'est le geyser et c'est l'éruption, l'éruption de ces forces si longtemps enfouies et occultées par les débris et par les scories.

Tout de suite dans le vocabulaire apparaissent les mots « éruption », « geyser », etc., autrement dit cette quête profonde de soi passe presque toujours par des identifications avec des éléments de la nature. Dans le *Cahier...*, il y a la pirogue au moment où vous demandez à votre pays de vous donner la force, vous dites « comme cette pirogue... » et puis dans *Moi, laminaire*, il y a le fleuve qui apparaît de façon abondante. Vous changez d'identifications. Parfois, c'est l'arbre, parfois c'est le volcan, et puis là, dès le titre *Moi, laminaire*, vous affirmez : c'est la plante. Comme disait Suzanne Césaire dans *Tropiques* : *Je pense comme une plante*.

S'il est vrai qu'il y a un moi « baladin » et l'autre moi, le moi tapi ou reclus, par le poème qui le libère, je me ressens total et tellurique, c'est-à-dire à la fois essentiel et solidaire.

À force de penser au Congo, je suis devenu un Congo bruissant de forêts et de fleuves, dit le *Cahier*...

Il y a de cela. Tout à l'heure vous me demandiez pourquoi ce retour à la poésie ? Et bien, c'est un petit peu exprimé dans *Calendrier lagunaire*, le premier poème du recueil, qui se termine ainsi : *La pression atmosphérique, ou plutôt l'historique agrandi démesurément mes maux même si elle rend somptueux certains de mes mots*.

Effectivement à une époque où je sens le « moi » antillais menacé, cerné, grignoté, au moment où j'ai l'impression qu'il y a une course contre la montre, j'éprouve un sentiment tragique et c'est dans ces moments qu'on s'agrippe à soi-même et le recours à la poésie sous la pression historique me paraît

être l'essentiel droit de recours. Pour ce qui est de la question que vous m'avez posée : que voudrais-je être, mon Dieu, j'ai la tentation panthéiste, je voudrais être tout ! Je voudrais être tous les éléments. Mais c'est vrai que j'ai toujours été fasciné par l'arbre. Le motif végétal est un motif qui est central chez moi, l'arbre est là. Il est partout, il m'inquiète, il m'intrigue, il me nourrit. Il y a le phénomène de la racine, de l'accrochement au sol, il y a le phénomène du fût qui s'élève à la verticale. Il y a le motif de l'épanouissement du feuillage au soleil et de l'ombre protectrice. Tout cela fait partie de mon imaginaire incontestablement. Comme en fait partie le décor marin : l'océan, la vague, par exemple la vague qui défonce la falaise du côté de Grand-Rivière ou de Basse-Pointe, ce qui m'a toujours sidéré. Je crois que c'est un autre aspect de ma personnalité. Et puis je dois dire alors que s'il y a très peu de mangrove, il y a beaucoup de montagne, et la montagne sous la forme du volcan. On peut essayer de comprendre, d'abord parce que les Antilles ce n'est jamais que de la montagne, de l'eau et de la montagne d'abord, c'est un phénomène tout bêtement géographique. Et puis très tôt la montagne est devenue pour moi le volcan. Là encore il y a une détermination géographique très précise. Votre Soufrière de Guadeloupe on n'est pas près de l'oublier, pas plus que ma Pelée ! J'ai toujours le sentiment qu'on est né de la montagne, on est né du volcan. Nous sommes les fils du volcan. Et ça explique peut-être bien des choses. D'abord l'attente de la catastrophe perpétuelle : à n'importe quel moment le grand événement peut se produire ! Et puis, j'ai un peu l'habitude de dire que si je voulais me situer psychologiquement, et peut-être situer le peuple martiniquais, je dirais que c'est un peuple péléen. Je sens que ma poésie est péléenne parce que précisément ma poésie n'est pas du tout une poésie effusive, autrement dit qui se dégage... se dégage perpétuellement : je crois que la parole est une parole rare. Cela signifie qu'elle s'accumule. Elle s'accumule pendant longtemps, elle s'accumule patiemment, elle fait son cheminement, on peut la croire éteinte et brusquement, la grande déchirure. C'est ce qui donne son caractère dramatique : l'éruption. Ainsi ma poésie est une poésie péléenne. En tout cas, me pensant, c'est toujours en termes de terre, ou de mer, ou de végétal que je me dessine.

Il y a beaucoup d'éléments, puisque avec l'arbre on a la terre, avec le volcan on a le feu et puis il y a l'eau. C'est l'air qui vous manque ?

Oui, c'est bien pour ça qu'il y a cette aspiration à l'air, il y a cette dénonciation de la torpeur. La torpeur ! Alors là, on peut le transposer sur le plan politique, et la torpeur, le torpide, cela m'écrase. C'est vraiment l'aspect négatif du soleil, le soleil non pas vainqueur, mais écrasant. Ah ! le vent ! Vent des mornes ! Vent du large !

Le laminaire, c'est à la fois un végétal, c'est l'arbre, je dirais : en plus modeste. C'est à la fois une petite algue qui est là, qui suit le mouvement des vagues, mais qui est là et qui reste accrochée. Autrement dit, est-ce qu'il n'y a pas là dans ce bilan une certaine modestie ? C'est-à-dire que ce n'est plus le jeune homme qui débarque dans le pays natal et qui proclame comme un futur père : *Pays, je vais te fabriquer, je vais te faire*. Est-ce que ce n'est pas plutôt ici le fils qui dit : *Pays, tu existes, et tu existes par toi-même, peut-être sans moi aussi et je ne suis qu'un fils*. Est-ce qu'il n'y a pas une modestie retrouvée ?

Il y a tout simplement entre *Cahier d'un retour au pays natal* et *Moi, laminaire*, toute une vie, il y a cinquante ans de différence. Alors, évidemment, la différence qu'il y a entre les deux recueils c'est qu'au départ il y a le lyrisme, il y a le grand coup d'aile, il y a l'care qui se met des ailes et qui part. Et puis avec l'autre, je ne dis pas que c'est l'homme foudroyé, mais enfin l'homme rendu à la dure réalité et qui fait le bilan (je ne sais pas si le compte à rebours a vraiment commencé), mais en tout cas un bilan, disons provisoire, et qui veut être sincère, d'une vie d'homme. C'est quoi une vie d'homme ? Évidemment une vie d'homme ce n'est pas ombre et lumière. C'est le combat de l'ombre et de la lumière, ce n'est pas une sorte de ferveur et une sorte d'angélisme, c'est une lutte entre l'espoir et le désespoir, entre la lucidité et la ferveur, et cela est valable pour tous les hommes, finalement sans naïveté aucune parce que je suis un homme de l'instinct, je suis du côté de l'espérance, mais d'une espérance conquise, lucide, hors de toute naïveté parce que je sais que là est le devoir. Parce que désespérer de l'Histoire, c'est désespérer de l'Homme.

Vous êtes, sur le plan politique, culturel, littéraire, une figure de proue. Vous êtes aussi pour certains — qui je crois se trompent — une image de père. Vous êtes pour d'autres un « père indigne », contesté sur le plan culturel parfois, mais politique surtout, ce qui fait que vous êtes parfois celui par qui on jauge dans certains milieux l'avancée du pays. Et ce bilan-là aussi vous le faites. Et ce bilan-là c'est : est-ce que j'ai été *la bouche de ceux qui n'ont point de bouche*, est-ce que j'aurai contribué, pour reprendre le titre d'un de vos poèmes qui est peut-être le plus célèbre sur le plan politique, à faire sortir mon pays *hors des jours étrangers* ?

Le principe d'individualisation n'a jamais été très fort chez moi. Une de mes caractéristiques, peut-être, c'est que très tôt je me suis senti beaucoup plus en pays qu'en être, qu'en être singulier, qu'en être individuel. Autrement dit, je me suis identifié. Mais pas par les voies intellectuelles, tout simplement ! Je

me réveille Martinique, je me réveille Guadeloupe, je me réveille Haïti. Il y a identification avec tel pays de ma géographie cordiale. Vous avez parlé de modestie, on peut aussi parler d'orgueil, modestie et orgueil... Quoi qu'il en soit, je ne dirai pas que je suis le père de l'identité martiniquaise, mais que j'ai contribué, plus qu'aucun autre peut-être et parmi les premiers, à révéler l'Antillais à lui-même. À ce point de vue-là, je n'ai de leçon à recevoir de personne.

Modestie ou orgueil... Tout dépend où se trouve l'arbre, au milieu d'une forêt ou tout seul sur l'île.

—
Vous l'avez dit ! Modestie et orgueil selon le moment, selon l'humeur, selon l'angle sous lequel on considère les choses, parce qu'il est bon que la contradiction soit reconnue, qu'elle soit maintenue. Je suis l'homme des contradictions et la poésie, au fond, c'est elle qui transcende les contradictions. Par conséquent, je suis à la fois modestie et orgueil, parce que l'enseignement collectif est à la fois fragilité et élection. C'est le sentiment que j'ai des Antilles : comme c'est rien, comme c'est fragile, comme c'est à la limite du néant et en même temps, paradoxalement, de la somme même des handicaps naît un petit peu le sentiment d'une certaine élection. Comme si ces débris n'étaient pas des débris quelconques et que peut-être confusément de là naîtra le monde de demain. Autrement dit, le rien, le plus infime canton de l'univers, le microcosme le plus insignifiant, un point ou des points sur l'océan, mais aussi paradoxalement à partir desquels peut-être peut renaître le monde.

Ce qui veut dire qu'au fond, quand on regarde tous vos écrits, il y a quelque chose qui n'apparaît jamais, c'est un certain ressenti de ce que les Antillais ne suivent pas le prophète, ne suivent pas le poète, ne suivent pas le politicien qui leur dit l'avancée, qui leur montre en quelque sorte le futur ?

—
C'est peut-être une chose que la pratique politique m'a enseigné. Il est de mode de dire beaucoup de mal de la politique. C'est très facile de venir dire que la politique m'a détourné de l'essentiel, c'est un lieu commun, n'est-ce pas ? Que j'ai perdu beaucoup de temps, que j'aurais dû me consacrer à mon œuvre. Beaucoup d'amis me le disent, me le reprochent. Mais, finalement, je crois qu'il n'y a jamais de hasard dans la vie. Que pendant près de quarante ans, je me suis occupé, sans être de nature essentiellement politicienne, de la chose publique, il doit bien y avoir une raison secrète. Alors, finalement, si j'y suis resté, si je l'ai fait, c'est parce que j'ai sans doute senti que la politique était quand même un mode de relation avec cet essentiel qu'est la communauté

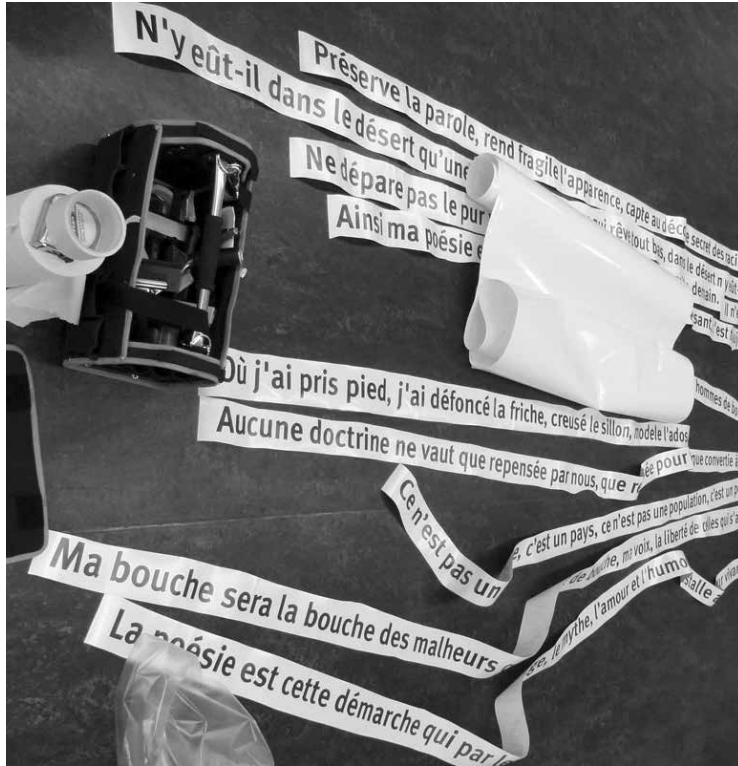
à laquelle j'appartiens. Alors ça, c'est la reconnaissance que j'ai envers la politique parce qu'à aucun moment je n'ai pu, je n'ai cessé même une seconde de penser que je suis de cette communauté-là, que je suis des Antilles, que dis-je, que je suis de Trénelles, que je suis de Volga-Plage, que je suis de Texaco, que je suis l'homme du faubourg, que je suis l'homme de la mangrove, que je suis l'homme de la montagne. Et la politique a maintenu vivant ce lien et vivante cette relation. Et alors lorsque j'ai le sentiment que j'ai perdu beaucoup de temps à des questions mineures, des réclamations dont certaines peuvent paraître futiles ou oiseuses, mais non, finalement, cela me permet de découvrir au fur et à mesure — je n'ai jamais fini de le découvrir —, de découvrir un peuple et de m'apercevoir que chez ce peuple, qui n'a presque pas de nom dans l'Histoire, il y a ce qui peut apparaître comme une forêt de réactions qu'on ne comprend pas très bien, mais il y a une sorte de logique secrète, il y a un instinct, il y a un vouloir vivre qui va dans une direction qu'il faut savoir comprendre et qu'il faut savoir peut-être canaliser et diriger, et qu'en réalité nous ne sommes pas les pères du peuple, nous sommes bien ce qu'on a dit tout à l'heure, les fils du peuple.

On imagine mal le poète solitaire Césaire et le député-maire Césaire aussi près l'un de l'autre, à tenter de faire la synthèse entre l'action poétique et l'action politique.

—
Oui. Là encore, le surréalisme n'est pas loin : réconcilier le rêve et l'action, le rêve et la réalité. Et alors avec simplement en plus la conscience que la réalité est rude et que ce n'est pas si simple que cela, et qu'aucun slogan ne simplifiera jamais cela. Et aussi le sentiment d'une singularité antillaise qui fait que, dans mon esprit, la pire chose, et cela je le dis pour les nôtres, ce serait d'imaginer que les Antilles rentrent dans une catégorie toute faite, qu'on va s'en sortir avec des formules sacramentelles. Moi, au contraire, je suis très frappé par la singularité antillaise et c'est par l'imagination qu'on trouvera la solution de nos vrais problèmes parce qu'il y a aussi beaucoup de faux problèmes.

Autrement dit entre ces trois pôles : lutte, esquivance et création, on pourrait mieux cerner l'identité antillaise, à condition de ne pas la réduire ou la simplifier ?

—
Oui, mais j'ajouterai en plus la volonté de bâtir. Le motif de l'architecte : bâtir, construire, c'est le mot contraire au débris, et je crois que si j'avais un appel à faire aux jeunes, à la nouvelle génération, je dirais, il faut construire. Les Antilles, c'est la chose à construire.



Préparation de montage des phrases du poète,
pour l'inauguration de la Médiathèque
Aimé-Césaire de Blanzat (Puy-de-Dôme)
en avril 2013. (d. r.)

Donc, la création...

La création! Voilà! Et cet appel à la création vaut pour tout le monde. Mon idée essentielle, c'est qu'il faut que chaque Antillais se sente responsable, il est comptable de demain. Il faut qu'il apporte sa pierre à l'édifice, comme on dit, il faut construire et ne s'en remettre à personne. Ne s'en remettre à personne qui serait préposé à cette tâche ou qui serait délégué à cette tâche. Il y a un sentiment qui me paraît fondamental, il faut en finir avec cette coupure entre une élite et un peuple, entre les habiles et les non-habiles, ceux qui détiennent la vérité et ceux qui ne la détiennent pas... S'il y a, je crois, quelque chose qui s'impose, c'est de se convaincre, encore une fois chacun à notre niveau, chacun dans nos rôles respectifs, et cela dans tous les domaines, qu'il y a la nécessité de prendre conscience d'une responsabilité. Et une volonté non pas de détruire, c'est le plus facile, mais de construire précisément à partir de ce qui a été détruit par la violence de l'Histoire.

Il y a dans *La Tragédie du roi Christophe* quelqu'un qui disait: *On n'invente pas un arbre, on le plante! On ne lui extrait pas les fruits, on le laisse porter.* Donc, c'est bien clair que derrière le désespoir de n'avoir pas complètement prophétisé ou que la prophétie n'ait pas été suivie entre le *Cahier* et *Moi, laminaire*, il y a quand même cette certitude que finalement il n'y a pas de solitude. Il n'y a pas de solitude parce qu'il y a les autres arbres qui sont là, solides comme des verbes être.

Il n'y a pas de la solitude, parce qu'il y a, perpétuelle, angoissée, la lutte contre la solitude.

Entretien avec Aimé Césaire réalisé en 1982 à Paris chez le poète par Daniel Maximin, à l'occasion de la publication du recueil de poèmes *Moi, laminaire*, Seuil, et de la réédition du *Cahier d'un retour au pays natal*, Présence Africaine.

Calendrier lagunaire

*j'habite une blessure sacrée
 j'habite des ancêtres imaginaires
 j'habite un vouloir obscur
 j'habite un long silence
 j'habite une soif irrémédiable
 j'habite un voyage de mille ans
 j'habite une guerre de trois cents ans
 j'habite un culte désaffecté
 entre bulbe et caïeu j'habite l'espace inexploité
 j'habite du basalte non une coulée
 mais de la lave le mascaret
 qui remonte la valleuse à toute allure
 et brûle toutes les mosquées
 je m'accommode de mon mieux de cet avatar
 d'une version du paradis absurdement ratée
 — c'est bien pire qu'un enfer —
 j'habite de temps en temps une de mes plaies
 chaque minute je change d'appartement
 et toute paix m'effraie*

*tourbillon de feu
 ascidie comme nulle autre pour poussières
 de mondes égarés
 ayant craché volcan mes entrailles d'eau vive
 je reste avec mes pains de mots et mes minerais
 secrets*

*j'habite donc une vaste pensée
 mais le plus souvent je préfère me confiner
 dans la plus petite de mes idées
 ou bien j'habite une formule magique
 les seuls premiers mots*

*tout le reste étant oublié
 j'habite l'embâcle
 j'habite la débâcle
 j'habite le pan d'un grand désastre
 j'habite le plus souvent le pis le plus sec
 du piton le plus efflanqué — la louve de ces nuages —
 j'habite l'auréole des cactacées
 j'habite un troupeau de chèvres tirant sur la tétine
 de l'arganier le plus désolé
 à vrai dire je ne sais plus mon adresse exacte
 bathyale ou abyssale
 j'habite le trou des poulpes
 je me bats avec un poulpe pour un trou de poulpe*

*frère n'insistez pas
 vrac de varech
 m'accrochant en cuscute
 ou me déployant en porana
 c'est tout un
 et que le flot roule
 et que ventouse le soleil
 et que flagelle le vent
 ronde bosse de mon néant*

*la pression atmosphérique ou plutôt l'historique
 agrandit démesurément mes maux
 même si elle rend somptueux certains de mes mots*

Aimé Césaire *Moi, laminaire, Seuil, Points*

Antoine Vitez, j' - pense = Ma poésie,
 car Antoine Vitez était poète, et même, à mon avis
 formidablement un poète - j' - pense = Ma poésie;
 c'est l'Élysée.

Lorsqu'il arrive en chemin
 comme dit notre camarade
 qu'un ami un frère nous quitte
 quelqu'un qui marchait avec nous,
 sur la belle métaphore du chemin.
 Il marchait sur les métaphores -
 et a ouvert la porte pour sortir
 - il marchait sur les métaphores -
 derrière la pièce enfumée où nous sommes,
 et la porte donnait justement, à jolies, sur le vide
 et est tombé de la fenêtre
 et est tombé, il tombe encore, à une distance infime
 ou bien monte, oui tu as raison, peut-être il monte,
 mais déjà l'observatoire a cessé de recevoir les signaux,
 qu'il envoie.

mais rassurons-nous :
 mais j' - il se rassure : l'observatoire de notre amitié.
 notre amitié observe le maître des observatoires continue à
 recevoir ses signaux - le maître des observatoires continue à
 est tombé derrière notre horizon, mais à qui nous restons fidèles.

Antoine Vitez, je pense à votre poésie,
 car Antoine Vitez était poète, et même, à mon avis
 formidablement un poète. Je pense à votre poésie,
 à votre Élysée...

Lorsqu'il arrive en chemin
 comme dit notre camarade
 qu'un ami un frère nous quitte
 quelqu'un qui marchait avec nous,
 sur la belle métaphore du chemin.
 Il a ouvert la porte pour sortir
 — il marchait sur les métaphores —
 quitta la pièce enfumée où nous sommes,
 et la porte donnait justement, ce jour-là, sur le vide
 il est tombé de la fenêtre

il est tombé, il tombe encore, à une distance infime
 ou bien monte, oui tu as raison, peut-être il monte,
 mais déjà l'observatoire a cessé de recevoir les signaux
 qu'il envoie...

Mais rassurons-nous :
 mais qu'il se rassure : l'observatoire de notre amitié
 notre amitié. Le maître des observatoires continue à
 recevoir ses signaux, les signaux de celui qui
 est tombé derrière notre horizon, mais à qui nous restons fidèles.

Fac-similé d'un texte manuscrit et inédit de Aimé Césaire, en hommage
 à Antoine Vitez pour célébrer leur grande amitié et leur proximité littéraire.
 Antoine Vitez est décédé en 1990, au moment où il désirait mettre en scène
 et faire entrer au répertoire de la Comédie-Française La Tragédie du roi
 Christophe.



Répétition de la création de *La Tragédie du roi Christophe*, mise en scène par Jean-Marie Serreau, en présence de Aimé Césaire, Théâtre de l'Odéon, mai 1965.

© Studio Lipnitzki / Roger-Viollet